

Jean Rougé (1913 - 1991)

Jean Rougé est né dans une famille d'origine languedocienne, du village d'Alet près de Carcassonne, dans lequel il passa ses premières années, pendant que son père faisait la Grande Guerre, et auquel il resta toujours très attaché, se sentant méridional de cœur. Mais ses années de formation furent parisiennes. Étudiant d'histoire à la Sorbonne, dans les années 30, il suivit les cours de G. Glotz, Ch. Guignebert (homme bienveillant, disait-il), J. Carcopino, et surtout d'A. Piganiol, qui fut pour lui le maître de prédilection. C'est de Piganiol qu'il tint son intérêt pour la vie économique et sociale, et très particulièrement pour les gros recueils juridiques compilés à la fin de l'Empire romain, dans lesquels il se plongeait avec un plaisir qui étonnait ceux qui n'ont pas l'intelligence de ces textes tout romains. Avec A. Piganiol, il prépara son diplôme d'études supérieures sur les corporations d'Ostie, qui fut comme l'embryon de ses études ultérieures. A la Sorbonne, il eut pour camarades M. Labrousse, J. Le Gall, G.-Ch. Picard, et il fit aussi la connaissance de la jeune fille qui devint son épouse, et la mère de ses neuf enfants.

Bientôt professeur d'histoire et de géographie à Épinal en 1938, il fut rappelé en mars 1939, puis prisonnier de guerre de 1940 à 1945, travaillant chez un horticulteur, puis dans une fonderie. A son retour, il put obtenir l'agrégation d'histoire, en 1947, et mit bientôt en chantier une thèse, tout en enseignant dans les collèges et lycées d'Épinal, de Romans, du Puy, et du Parc à Lyon. En 1961, il passa à la Faculté des Lettres de Lyon, puis dans celle de ses moitiés qu'on appela Lyon II, où il resta jusqu'à sa retraite en 1980.

Sa thèse, *Recherches sur l'organisation du commerce en Méditerranée sous l'Empire romain*, soutenue et publiée la même année, en 1966, est un monument admiré, et visité. Tour à tour technique (la construction navale), géographique (les conditions de la navigation, les routes, les ports), sociologique (les gens du commerce, le monde du travail des ports et des bateaux), juridique (la responsabilité, les contrats maritimes, originaux par leur façon d'intégrer la fortune de mer), c'est sur la navigation et le commerce une somme dont il n'existe pas l'équivalent, et qui a déjà rendu à une génération entière d'historiens, d'archéologues de fouilles sous-marines, et

d'étudiants, des services proportionnés à la place immense que tenait la mer dans la vie de l'Empire romain. Un petit manuel, paru aux P.U.F., en 1975, *La marine dans l'Antiquité*, et traduit depuis en plusieurs langues dont le japonais, peut servir d'introduction à l'étude du gros livre, mais il apporte en outre des renseignements particuliers sur les débuts de la navigation en Méditerranée, et sur les flottes de guerre. Par la suite, J. Rougé ne cessa jamais de s'intéresser aux choses de la mer, écrivant beaucoup d'études sur des points de terminologie nautique, sur des questions de droit maritime, ce qui le conduisit à beaucoup coopérer avec les spécialistes, traditionnellement italiens, de ce secteur du droit antique, mais surtout pour préciser ou analyser avec un sens du concret très remarquable ces routes de navigation, avec leurs escales et leurs points extrêmes, qui forment sur la Méditerranée un réseau hiérarchisé aussi stable qu'un réseau routier, toujours effacé et toujours recommencé. Le style de ses études est facilement reconnaissable : indifférence pour le côté philosophique des choses, et même pour les idées générales, mais en revanche, une méthode bien informée avançant pas à pas, poussant ses analyses de document en document, comme ces thèses de médecine qui vont de cas en cas, s'arrêtant à chaque difficulté, en indiquant toujours nettement la solution retenue.

Venu à Lyon vers le milieu de sa vie, en 1956, il aima cette ville et s'y fixa définitivement. Il s'intéressa au passé romain de Lyon, et aux grandes routes commerciales (fluviales ou terrestres) de la Gaule, sujets qui devinrent sa seconde spécialité. Il collabora volontiers à la revue des Universités du Centre-Est, *Cahiers d'Histoire*, en lui réservant de beaux articles, et en participant à sa gestion, et il eut la joie, en 1988, de recevoir les *Mélanges d'histoire maritime et commerciale* que cette revue lui consacra en faisant appel à des spécialistes de tous pays. Cet historien des navigateurs qui voyageait très peu (et encore moins sur mer que sur terre) trouva à la Maison de l'Orient, fondée par J. Pouilloux non loin du Rhône, dans le quartier de l'Université, la superposition d'instituts de recherche qu'il lui fallait pour être en contact vivant avec le monde grec, et la *pars orientalis* de l'Empire romain, et il la fréquenta assidûment. Passionné par les Pères de l'Église, et par l'Antiquité tardive qui fut toujours son époque de prédilection, c'est tout naturellement que, près des bords de Saône cette fois, il entra en contact avec l'Institut des Sources Chrétiennes, qui lui fit en 1966 l'amitié de publier sa thèse complémentaire, l'édition-traduction de l'*Expositio totius mundi*. Il collabora beaucoup avec les Sources, donnant sans compter les consultations historiques les plus diverses, lisant et corrigeant beaucoup de manuscrits, préparant une édition de Lactance, et une autre du livre XVI du Code Théodosien (le livre des lois religieuses des empereurs chrétiens). Quand les Sources chrétiennes furent dotées d'une équipe CNRS, il en fut le premier responsable. Partout il fut à son aise, apportant sa bonne humeur, son érudition légendaire, ses remarques acerbes et son rire retentissant.

Mais le plus souvent, on le trouvait chez lui sur les hauteurs de Saint Just, dans sa vaste maison un peu à l'écart ouverte sur un petit jardin clôt dominant la pente qui dévale sur la rive droite de la Saône, assis à son cabinet de travail toujours frais et un peu sombre. Là, dans ce vieux quartier, parmi ses livres, il

faisait penser aux grands érudits lyonnais du XVI^e siècle, dont certains habitaient d'ailleurs dans les environs proches, comme lui infatigables dévoreurs de textes. Ou encore, pour prendre une comparaison toujours d'inspiration locale, mais plus proche de nous, et qui n'est pas un blâme, il s'apparentait à bien des égards au modèle même du bourgeois lyonnais d'avant-hier, volontiers fermé dans son appartement, cultivant les valeurs de la famille, ne méprisant pas, mais ignorant la superficialité, et ouvert en même temps sur le monde entier.

François RICHARD